

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La nouveauté marquante de la saison sera la laize en laine avec la dentelle assortie. On les fera de toutes couleurs et on les combinera non seulement avec les lainages, mais aussi avec la faille française.

Les costumes quasi plats s'accommodent fort bien de cette soierie forte, qui donne à la jupe le soutien nécessaire orsque les draperies qui l'étoffent ne l'enjolivent pas.

On porte plus que jamais la dentelle; on en couvre la jupe, le corsage et les manches; on la dispose de mille manières: en entre-deux coupant verticalement une draperie-tablier, en cercles au dessus de l'ourlet, en panneaux. On la place diagonalement, on en fait comme une demi-jupe formant volant à partir de la taille, où elle est montée par des plis; elle descend jusqu'au troisième rang d'entre-deux de la jupe; cette manière est tout à fait jolie.

Il y a une très grande variété de tissus nouveaux, la plupart avec des jours et moutonneux; l'étamine a la vogue, qu'elle soit unie ou à rayures brochées imitant la broderie. Dans cette avalanche de nouveautés, on est ahurie; laquelle choisir? Le papillonnement, la diversité des couleurs et des dessins vus en masse, peuvent égarer le goût, aussi engageons-nous à revoir une seconde fois l'étoffe, le pardessus, ou la façon choisie; on s'évitera ainsi la contrariété d'avoir une chose qui déplaît.



Costume de fillette en voile rosé et dentelle blanche, pour matinée et réunion enfantine (devant et dos).

Modèle de madame Taskin, 2, rue de la Michodière.

La faille française refait une apparition sérieuse, il ne fallait rien moins que le retour aux façons plissées et plates, pour lui faire un succès. Cette soierie va certainement beaucoup mieux à la taille que tous ses

brochés, les velours ciselés, les ottomans qui l'épaississent d'ordinaire.

On met beaucoup de nœuds sur la jupe et au corsage, à l'épaule, à la taille; mais le grand... genre est de le placer sous la poitrine et d'en étaler les larges coques comme deux immenses ailes de papillon ouvertes, que l'on retient par des épingles invisibles; ce nœud est assorti au col et au poignet et doit bien se détacher sur le corsage.

Nous avons vu cette originalité sur un costume en faille bise — une teinte neutre, jolie — et velours chaudron, dont voici la description :

La jupe en faille a trois plis rabattus de quinze centimètres de hauteur, séparés par un biais en velours de dix centimètres; les lés de derrière sont couverts par deux pans plissés auxquels se mêlent de longues coques en velours. Corsage à longue pointe, col et parement en velours, ce dernier échancré. Sous la poitrine, le nœud à sensation — c'est le nom qu'on lui donne — se développe de chaque côté; les coques ne doivent pas être aplaties mais légèrement bouffantes. Ce n'est pas laid; ça va même assez bien. On met encore un nœud sans pans à l'encolure et un second avec des bouts taillés en corne, à la taille, devant. Tous ces enjolivements font aussi bien sur les lainages que sur la soie, si ce n'est mieux.

Quel étrange engouement pour les étoffes grossières! aucune ne l'est trop d'apparence; il y en a qui imitent, à s'y méprendre, un tissu fatigué laissant voir la trame, ou si à jour qu'il semble une toile d'araignée; tous demandent un dessous de taffetas.

Il y a le voile de *Misaine* d'un ton gris, mis à la mode par l'élégante femme d'un officier de marine; on dit que toute la colonie maritime féminine adopte ce nouveau venu qui, d'ailleurs, est charmant dans sa modestie.

Les rayures reparaissent; elles s'appellent, comme il y a quelques années : rayures musique, bayadère, indienne, persane; elles sont de différentes proportions.

Les tissus de soie et de laine à mille raies sont charmants pour le printemps.

On conservera jusqu'à l'été les broderies en perles d'or et de couleur; seulement à l'inverse de cet hiver, elles ne se verront que sur les étoffes de laine. Ces garnitures, préparées sur faille ou sur satin, se disposeront principalement en ronds et en bandes verticales, alternées avec un large pli creux en tissu de laine; et pour le corsage, en revers, en col rabattu, en gilet et en empiècement carré.

Sur le corsage montant d'un costume habillé, se drape dans le haut, un tulle ou une soierie légère dont les plis sont arrêtés dans la couture de l'épaule; cette soie descend sur la poitrine et se relève à l'encolure;

là on met soit un nœud, soit un bouquet; cette draperie fait aussi très bien sur un corsage ouvert; le tulle ou la gaze remplacera l'étoffe et descendra légèrement sous le décolleté. On a bien compris qu'il ne s'agit d'orner ainsi que le devant, le dos reste montant.

Une question toujours importante est celle du pardessus. On en fait d'assortis au costume, de nuances beige ou fauve, teintes qui s'harmonisent avec toutes les couleurs, de myrte, de mélangé; c'est la fantaisie, pour qui peut se permettre plusieurs pardessus. Le noir est l'étoffe du vêtement sérieux. La Sicilienne pour les plus habillés, le cachemire de l'Inde pour la tenue journalière, s'enjolivent de dentelle, de jais et de broderies. On les rend plus riche en y ajoutant de ces belles plaques de passementerie brodées de perles, plaques qui supportent de longues et belles pendrilles de jais terminées par un gland en jais : boules ou olives.

Le tissu de jais est l'expression de l'élégance, les perles forment des dispositions de rayures, de fleurs jetées ou de semés composés de petites fleurettes. Ce tissu sert de fond, et la dentelle de Chantilly que l'on dispose en longues spirales, en volants plissés piqués d'aiguillettes, forme une garniture en rapport avec ce riche tissu. Par ci, par là sont jetés des pans et des coques en ruban, en ottoman ou en satin.

L'uniformité des couleurs pour la toilette est toujours de mode; c'est dire que les chapeaux y seront assortis. Pour toutes les teintes : grises, feutre, fauve, on relèvera par un bouquet de fleurs vives, la monotonie du ton; cette monotonie n'empêche pas l'ensemble, qui est surtout comme il faut, d'être joli. L'ombrelle tranchera par sa couleur éclatante.

On fait beaucoup de corsages fermés sur une chemisette tendue, et à la taille, par une patte à boucle, dessous la basque s'enfuit; la manche est échancrée à la couture intérieure, et les deux côtés sont réunis par une patte sur un crevé en soie. Le col droit, cassé par une brisure, est aussi joli que l'horrible carcan dans lequel on emprisonne le cou au détriment de la grâce et aussi du bien-être. D'ailleurs, cette mode n'eût pas duré avec l'été, et nous acceptons avec satisfaction cette heureuse modification. On verra toujours beaucoup de façons veste, mais bien diversement taillées; on aime ce genre qui remplace le pardessus et qui est commode. Quelques corsages à taille ronde avec des ceintures plissées qui descendent en pointe devant et derrière; un nœud-ceinture de côté ou sur le poul, cela dépend de la tournure de la femme. De côté il sied aux personnes élancées, sur le poul il dégage les hanches et va mieux aux femmes moyennes et un peu fortes.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 109, 111 et 114).

Costume de fillette en voile rosé et en tulle brodé pour matinée et réunion enfantine. — Cette façon élégante est aussi commode à mettre; corsage, tunique et jupe tiennent ensemble. Jupe en voile rosé posée sur un

dessous de satinette, garnie, dans le bas, d'un volant de dentelle et couverte entièrement par une jupe de tulle brodé divisée en plusieurs bouillons dont le bord retombe en volant. Une tunique-princesse en voile rosé est drapée



4513

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Coiffes de *M^{me} BRÉANT-CASTEL*, 6, r. Gluck - Chapeaux de *M^{me} BOUCHERIE*, 16, r. du Vieux Colombier.
 Toiles en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Corsets et Cournures de
M^{me} EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra - Eau d'*HOUBIGANT*, 19, Faub. St. Honoré.

en panier et derrière en pouf allongé, pincé par des fronces, très bas sous la taille, et fixé sur la partie plissée du milieu du dos. Devant, une chemisette en dentelle est montée à un col droit couvert de tulle brodé et piqué de coques roses; elle se termine en pointe, pointe formée par des fronces arrêtées sous un nœud. Un flot en ruban de satin rose près du pouf, un autre sous le panier, à gauche. La robe 100 fr., en même voile sans dentelle, 80 fr.

Costume en velours bouclé et satin de Flore Corinthe.
— Jupe en taffetas; au bas un plissé de quarante centimètres; sur le tablier, une draperie arrêtée à droite, sous une quille plissée en satin de Flore, quille pincée à quinze centimètres du bord inférieur par un nœud en velours. Les lés de derrière en velours bouclé sont relevés de plis tombants. Corsage en velours: devant, une Malines gracieusement chiffonnée. Un col montant et des bouclettes en velours

devant; à la manche demi-longue, rejetée en revers, une dentelle en engageante.

Salle à manger. — Cette salle à manger vient d'être exécutée par M. Bessonneau pour M. le marquis du T. Les meubles sont en noyer ciré. Les mêmes modèles se trouvent à des prix très avantageux. Les draperies s'enlèvent sur une tenture imitation de cuir de Cordoue. La porte est drapée à l'italienne avec des chutes qui partent d'un chou serré par une cordelière. Les deux étoffes combinées sont en peluche vert et rouge ancien, tons passés. La fenêtre a deux pentes, un bandeau et une draperie à l'italienne indépendante du rideau. Les chaises sont couvertes de cuir assorti aux couleurs de la peluche. Nous donnerons prochainement les prix des buffet, table, encognure, dressoir et cartel. M. Bessonneau, 19, 21, rue de Charenton.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4513

TOILETTES DE COURSES

*Costume en Sicilienne
mousse et faille brodée crevette.*

Jupe en taffetas avec un tablier en faille brodé, dépassé par une bande de Sicilienne, posée à plat sur la jupe de taffetas; dans le haut une draperie diagonale, très courte, relevée de plis arête. Tunique tombante en Sicilienne. Les côtés forment une spirale qui laisse voir la doublure de faille crevette. Corsage à longue pointe avec une très courte basque en faille. Mantelet étole en Sicilienne, doublé de faille. — Capote assortie à la toilette. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède.



*Costume en cachemire gris
bleu, faille ciel et velours
gros bleu.*

Jupe en taffetas, garnie devant et sur les côtés, de volants en faille découpés, qui jouent sur une bande de velours; des boutons dorés piquent les fronces qui montent ces volants. Lés de derrière plissés et pouffonnés. Corsage en cachemire, se prolongeant en longues quilles brodées au passé et découpées dans la basque. Empiècement carré en velours piqué de boutons dorés. Manche brodée avec un parement en velours échan-cré extérieurement, orné, au bord, de boutons dorés. Collet-rette et sous-manche plissées. — Bas de soie gris bleu et souliers en chevreau. — Chapeau en paille grise garni de velours. — Gants de Suède.

Costume en velours bouclé et satin de Flore corinthe, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

PENSÉES

Tout a ses convenances et ses rapports dans la nature: Aux fleurs les zéphyrs, aux hivers les tempêtes, au cœur de l'homme la douleur. (Châteaubriand.)

Monter d'une échoppe à un palais, c'est rare et beau; monter de l'erreur à la vérité c'est plus rare et c'est plus beau. (Victor Hugo)

CHRONIQUE

Les modes Moyen Age. Un nouveau François I^{er}. De la nécessité de savoir qui l'on invite. — Un deuxième cirque d'amateurs. Tout au biceps. Ces messieurs se couchent de bonne heure. — Le *revolverisme*. Un Japonais traité à l'Européenne. — Le Concours hippique. C'est toujours la même chose. — *O crux Ave!*



L'ANGLETERRE remonte le Nil, la France remonte le Fleuve-Rouge, avec aussi peu d'agrément d'un côté que de l'autre, il faut en convenir. Une autre grande puissance, la Mode, remonte, elle aussi, le puissant fleuve de l'Histoire, et la voilà qui est en train de faire des conquêtes sur les rivages sévères du moyen âge, que personne ne défend, Dieu merci! Pourvu qu'elle ne remonte pas jusqu'au Paradis terrestre! Nous aurions bien froid quand la bise souffle.

Hier, nos modistes nous posaient sur la tête le chapeau des seigneurs de la Cour des Valois. Aujourd'hui, elles nous coiffent du « pot » des archers de Duguesclin, et, sur les grandes tables de leurs ateliers, nos couturières étudient les patrons des robes d'Isabeau de Bavière. Ainsi, notre vieux siècle épuisé, tari, à bout d'idées, renonce à produire et se borne à copier — quand il trouve des modèles. Quand il n'en trouve pas, il patauge. Voyez notre littérature et notre musique. Pauvres compositeurs! pauvres romanciers! ils n'ont pas, comme nos architectes et nos ébénistes, la ressource du musée de Cluny.

Enfin, va pour la mode moyen âge, puisque moyen âge il y a. L'essentiel est d'être à la mode. Son joujou actuel est un ruban de deux doigts noué autour du cou sur la peau, avec un nœud de côté dont les bouts sortent comme par hasard du col du vêtement. Il y a même des fanatiques qui s'en nouent autour des bras, là où finissent les manches. Quand la femme est jeune, jolie, élégante et distinguée, ce n'est vraiment pas laid. Vous vous en doutiez, n'est-ce pas?

Un riche millionnaire, M. Gaillard, s'est avisé de copier les siècles anciens, lui aussi, et de bâtir, place Malesherbes, un autre château de Blois. Quand il a vu la bâtisse terminée — une bagatelle de cinq ou six millions — il a meublé l'intérieur avec des objets du temps, ou réputés tels : ci, la même somme ou à peu près. Le mois prochain, il va donner dans ce palais un bal où le costume Renaissance sera de rigueur, et voilà que tout Paris chasse aux invitations. Le nouveau François I^{er} a sur sa table deux mille lettres de gens dont il n'a jamais entendu parler, sans compter ceux qu'il connaît vaguement de nom. La cohue sera curieuse et le buffet sera peut-être témoin de scènes aussi extraordinaires que la suivante. Elle s'est passée l'année dernière au bal d'un Nabab, dont l'hôtel n'est pas loin de l'Arc-de-Triomphe.

Au plus fort de la fête, on vint prévenir la maîtresse de maison qu'il s'en passait de fortes dans la salle à manger. Elle s'y rendit et trouva, dans un coin, un monsieur de tournure exotique assis par terre, ayant entre les jambes un saucisson entier qu'il dévorait à belles dents, sans autre ustensile qu'une sorte de couteau à scalper qu'il avait sorti de sa poche, et dont il avait failli éventrer les domestiques qui s'étaient permis de trouver sa part trop grosse. Informations prises, on découvrit que cet invité de bon appétit était un Chilien quelconque, nouvellement échappé des pampas, et qui avait peut-être pour la première fois un habit noir sur le dos.

Ah! tout n'est pas roses dans le métier de millionnaire!

Nous avions un cirque d'amateurs; depuis quelque temps nous en avons deux. M. Ménier fait concurrence à M. Molier, et les deux troupes, également composées de jeunes gens du monde, ont l'une et l'autre pour devise ce cri de guerre de la jeunesse actuelle : tout au biceps! De ce côté aussi on revient au moyen âge, que dis-je? aux temps fabuleux, à Hercule et à sa massue! De toutes parts on demande des monstres, avec ou sans Andromède. Les hydres devenant rares, comme les perdreaux, on se contente de tuer des pigeons. On consacre ses journées à la voltige, au trapèze, à la salle d'armes ou, tout simplement, à la marche. Aujourd'hui, les élégants de vingt ans arpentent le boulevard à grandes enjambées, avec une démarche pesante de facteurs habitués à faire dix lieues par jours. Mais ce qu'il faut voir, ce sont leurs chaussures! De vrais monuments, si longs et si larges qu'on se demande à qui peuvent bien appartenir des pieds semblables. Il doit y avoir des postiches là-dedans. Quel dommage que les jambes de ces pieds soient si maigres!

Une amie à moi, très coquette, se plaint que ces jeunes messieurs ne la regardent plus dans la rue. Il paraît que les femmes sont en baisse pour le moment. On parle chevaux et bottes d'escrime, car la tierce et la quarte font fureur cette année. L'autre jour, dans un duel, il y a eu mort d'homme à la suite d'un coup... douteux. Pendant huit jours on ne s'est pas entretenu d'autre chose; les journaux en *rabâchaient*. On est généralement tombé d'accord que la parade ne valait rien, et que si le tueur avait su son métier, il était un homme mort. Un coup à refaire, en un mot. Je gage que le *tué* n'aurait pas mieux demandé. Malheureusement, il était au cimetière. Voilà ce que c'est que de se battre avec des apprentis.

Depuis qu'ils mènent une vie si dure, ces hommes ne veillent plus; cela gâte les biceps. Aussi les bals ressemblent, au décolletage près, à des séances littéraires du Sacré-Cœur ou de l'Assomption. Au dernier

bal de madame de R..., la moitié des jeunes filles restaient sur leurs banquettes, faute de danseurs. Sans doute, ils dormaient à poings fermés, ces Hercules, tandis qu'Omphale faisait tapisserie.

Je parlais de retour au moyen âge; ce n'est pas seulement sur le chapitre des modes qu'il se fait sentir. La « justice de Dieu », c'est-à-dire l'art de se faire justice à soi-même, rentre dans nos mœurs. Jusqu'à présent, tout homme qui mettait le pied hors de chez lui n'avait à compter qu'avec des chances de mort assez restreintes : la chute d'une cheminée sur la tête, un omnibus complet lui passant sur le corps, une omelette aux champignons, la rencontre, passé minuit, au bord de la Seine, de deux pauvres... pas honteux. Désormais ce catalogue funèbre s'est enrichi d'un item important : le revolver. Madame Clovis Hugues a été une femme fatale, à Morin d'abord, puis à l'avocat qui l'a défendue et qu'on vient d'enterrer, et enfin à une foule de gens victimes d'un exemple aussi fâcheux que suivi. Le dernier venu, ou plutôt le dernier parti est un Japonais, un diplomate, s'il vous plaît, qui a joué, dans les Pays-Bas, le rôle du traître Menko dans le *Prince Zilah*. Ce pauvre Sakurada, marié et père de famille en son pays, faisait la cour, non pas à une Tsigane, mais à une simple Bruxelloise qui n'avait pas de chiens, mais qui possédait un revolver et n'a pas eu besoin d'un Varélhy quelconque pour amener le dénouement du drame. Qui sait si Jules Ciaretie n'a pas ce Japonais sur la conscience?

A Paris, mademoiselle Lorette (Jeanne-Marie) serait sûre d'être acquittée, après avoir reçu quelques couronnes de roses dans sa prison. Avec la manie des Belges de singer les Parisiens, elle peut espérer la même indulgence. Reste à savoir si madame Sakurada — la véritable — fera le voyage du Japon en Europe (quarante jours, 2,400 francs en première classe) pour se payer sa petite *vendetta*, tout comme Ballerich, cet autre acquitté d'hier.

Le revolver se généralise tellement que les voleurs eux-mêmes commencent à éprouver des difficultés sérieuses. S'ils s'approchent du comptoir d'un bijoutier pour lui sauter à la gorge et enlever quelques bagues, M. Josse n'a plus la délicatesse d'appeler au secours. Il étend le bras et pan! voilà mon voleur par terre. Il ne reste plus qu'à l'enterrer. Vous allez voir que les escarpes seront obligés d'en revenir à la cotte de mailles.

Les journalistes font des articles pathétiques pour déplorer cette sauvagerie des mœurs, mais ils me paraissent suspects dans la matière, car sur trois balles qui se tirent, il y en a deux à leur adresse. Ils ressemblent au père de l'Intimé :

... et si dans la province,
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père, pour sa part, en emboursait dix-neuf.

Mais nous sommes aussi loin du nerf de bœuf que du coche d'eau! Laissons là cette morale, et vous, messieurs les séducteurs, ayez soin de marcher droit. Vous savez maintenant de quel bois on se chauffe, chez nous.

En ce moment tout l'intérêt de la vie mondaine se concentre sur l'ouverture du Concours Hippique. Enfin! voilà dix-huit après-midi pendant lesquelles on aura quelque chose à faire. Il était temps! Les visites, l'allée des acacias, les expositions de tableaux, la visite des ateliers à la mode (leurs toiles à sensation sont parties pour le Palais de l'Industrie), tout cela commençait à s'user furieusement. Les chevaux vont nous aider à passer la semaine sainte, puis, les carillons de Pâques sonnés, nous aurons du pain sur la planche avec les bals.

Ensuite le Salon viendra avec ses chefs-d'œuvre et ses croûtes, tout le monde sera passionné pour la peinture, de même qu'aujourd'hui tout le monde est passionné pour le cheval. Inutile, d'ailleurs, d'avoir jamais touché une brosse ou les rênes d'un coursier. A quoi servirait-il d'être Parisienne s'il fallait connaître les choses pour en parler?

Alors viendront les belles journées de printemps, les grandes réunions de courses, les parties en plein air et le Grand-Prix. Puis, tout le monde s'en ira pour recommencer l'année prochaine; car c'est toujours la même chose. Ceux qui voient Paris de loin pensent que nous habitons une ville où, chaque matin, de nouveaux plaisirs, des distractions inattendues viennent nous surprendre à notre réveil. C'est une erreur. Nos amusements, comme aussi nos ennuis sont réglés d'avance pour celles d'entre nous, trop nombreuses hélas! dont la vie a ce but : *tuer le temps*. Chasser le temps qui ne s'en va pas assez vite, appeler l'argent qui vient trop lentement, lui, n'est-ce pas l'histoire de nos existences à nous tous, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, riches ou pauvres?

Mais non, il y a autre chose et, tandis que la fatigue et je ne sais quel découragement de cette monotonie m'arrache ces paroles lassées, un grand souffle venu de loin, jette à mon oreille une harmonie grave, comme une réponse à ma plainte. C'est un chant pieux, mais non pas triste, sorti de tant de millions de poitrines humaines qu'il domine tout, puissant comme le bruit de la mer; mais il annonce, au lieu de la tempête, le calme immuable et l'éternelle paix.

« Salut, ô croix, notre espérance! en ces jours pleins
» du mystère de la mort d'un Dieu. Rendez le juste
» plus juste encore, et, à ceux qui pèchèrent, ô signe
» divin, obtenez le pardon! » CONSTANCE.

LOGOGRIPE

Sans moi l'on ne peut plus, de nos jours, aborder
Quelque libérale carrière;
Au travail assidu, seul, il faut m'accorder.
— En deux coupé, réduit à ma moitié dernière,
De mes rivaux étant vainqueur,
S'agit-il d'un concours savant ou poétique,

D'une couronne académique,
On trouve l'heureux possesseur.
— Si vous préférez faire en moi d'autres entailles,
En me retirant les entrailles
Et de ma queue aussi retranchant quelque peu,
Alors je ne suis plus qu'un jeu.



N° 1. Matinée en surah fusain.

Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



N° 2. Pince-taille en lainage pointillé.

N° 3. Corsage en velours mordoré, avec un plastron en tulle dentelle sur un transparent de satin vieil or. — Un col Médicis suit le décolleté en cœur. Devant, les angles de la basque sont abattus, et derrière, un double pli creux s'ouvre sur un plissé en satin vieil or.

N° 4. Corsage-jaquette à demi-pélerine. — Façon ajustée; la basque du dos arrondie reçoit un plissé réuni au devant, à la couture du dessous du bras. Un jockey rapporté forme pélerine devant, et des-



N° 3. Corsage en velours.

sus rabat uncol-revers en velours, arrêté à la poitrine. Manche ronde avec un parement en velours. Sur la basque, une fente verticale indique une poche intérieure. La garniture est en velours gris.

N° 5. Costume en satin de flore et velours brigue foncé. — Sous-jupe en taffetas, avec un plissé en satin de flore et un panneau plissé de plis creux; sur ce panneau, se relève très haut une tunique en satin largement drapée et à pouf prononcé. La veste à revers se ferme au dessous de la



N° 4. Corsage-jaquette en drap gris garni de velours (devant et dos), de madame Turle.

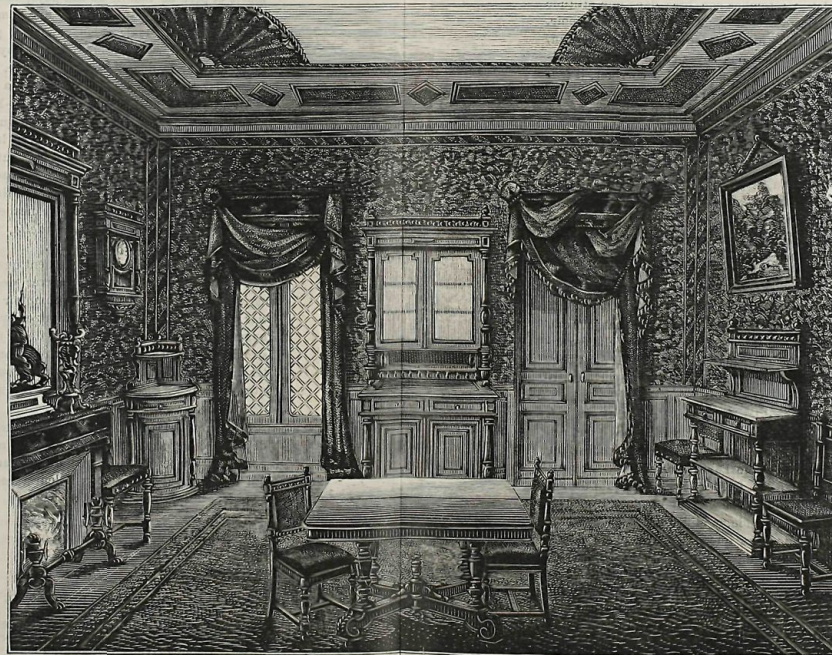


N° 1. Matinée en cachemire et surah fusain. — Le dos cintré au milieu, à la basque longue, ouverte et plissée; le devant s'arrête de chaque côté d'une chemisette en surah, divisée en deux bouillons, par des traverses en entre-deux de dentelle qui maintiennent la matinée. Une dentelle suit le contour, remonte sur le bord du devant et entoure l'encolure qui reçoit une collette de dentelle; des flots d'étroit ruban sont piqués le long du bord, au commencement de la fente, derrière et à la manche qui est ornée de dentelle.



N° 5. Costume en satin de flore et velours brigue. Modèle de mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

N° 2. Pince-taille en lainage myrte pointillé bleu grenat. — Façon tout à fait ajustée, fermée diagonalement par des nœuds en ruban de satin grenat. Col et parement de la manche en velours; le parement orné d'un nœud en satin.



SALLE À MANGER, ORGANISÉE PAR M. BESSONNEAU



N° 6. Robe de chambre en surah crème. De mademoiselle Thirion, 47, boulevard St-Michel.

bouffant, genre Albanais. Spirale de dentelle en jabot se prolongeant de chaque côté de la jupe. Une ceinture en ruban de satin mousse nouée négligemment de deux longues coques et de pans. La manche large est divisée en deux bouillons, et froncée au poignet, le bas fait volant. Une dentelle dépasse le bord de la robe.

poitrine, sur un gilet en velours à basque dépassante et à col droit, fermé par de très petits boutons-grelot argentés et émaillés; quatre plus gros sur chaque côté fuyant de la veste. A la manche ronde deux poignets en velours, le second à l'angle du bas abattu.

N° 6. Robe de chambre en surah crème. — Façon demi ajustée au dos, vague et froncée en blouse, devant. Les fronces sont faites de chaque côté, à l'encolure et très bas, sous la taille, afin de donner un gros

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



Pourtant, un jour que la séance était fort orageuse, un léger coup frappé à la porte trahit une autre main que celle des paysannes d'alentour.

Le bruit étant assourdissant dans la salle, le visiteur dut recommencer à frapper. Au troisième coup seulement — il était allé crescendo

— la voix légèrement irritée de Maggy prononça :

« Go in. »

Puis, s'adoucissant aussitôt :

« Oh pardon, sir A. Oakvil, ce sont ces enfants qui font un tapage.... (Se tournant vers les élèves) Soyez honteuses de vous être conduites de la sorte devant le

gentleman.

— Rassurez-vous, lady Maggy, me trouvant derrière la porte, je n'ai rien pu voir.

— Tant mieux, car vous auriez vu des êtres bien mal élevés. Je perds le peu de patience que m'a départie la nature.

— Pauvre lady Maggy!

La maîtresse d'école était trop occupée de la fâcheuse impression produite sans nul doute par ses élèves, pour remarquer la violente envie de rire qu'Alan ne réprimait qu'avec peine.

« Nous ne vous attendions que demain, mon frère, dit Solange, en levant vers sir A. Oakvil son beau regard très franchement joyeux.

— Je me suis hâté et me voilà. M'en ferez-vous un reproche, Mesdemoiselles?

— Oh non! s'écria gaiement mademoiselle d'Aulnoy, tandis que Maggy rougissait d'une manière imperceptible.

— Eh bien! alors, si je suis absous de vous avoir ainsi surprises, vous me le témoignerez en daignant accepter mon escorte. Madame de Valfontaine m'a expressément recommandé de vous ramener sans retard. Elle attend Solange pour terminer une lettre, je crois.

— Oh! emmenez Solange; moi, je reviendrai plus tard.

— Seule?

— Vous avez tant voyagé que vous oubliez que nous sommes en Angleterre, sourit Maggy en secouant ses boucles dorées.

— Mais le château est loin.

— J'ai ma vieille nurse. D'ailleurs, me croyez-vous si peu d'esprit que je ne puisse me servir de société à moi-même pendant un quart-d'heure?

— Maggy, tu deviens caustique.

— Pas du tout, mais la classe ne finit qu'à 4 heures, et vous ne comprenez pas ma responsabilité. »

Et Maggy se tourna vers ses élèves d'un air de dignité si comique, qu'Alan et Solange éclatèrent de rire.

Hélas! ce mouvement imprévu devait être fatal à plus d'une. En se retournant, l'institutrice vit de si horribles choses, que sa main, levée en signe de commandement, resta en l'air comme si elle eût été pétrifiée.

De vilains petits visages couronnés de chevelures rousses en broussailles, se livraient aux grimaces les moins respectueuses, et, dans un coin de la salle, une langue rose, démesurément tirée, était dirigée vers la maîtresse d'école.

Maggy laissa retomber son bras dans une attitude qui exprimait un découragement voisin du désespoir.

« Vous voyez, je ne puis rien en faire... Sir Alan, je suis honteuse que vous soyez entré ici. Mais quoique je n'aie plus l'espérance de les corriger, il faut bien que je les punisse... Au lieu de sortir à quatre heures, elles resteront jusqu'à quatre heures et demie. Allons, passons maintenant à la leçon d'arithmétique... non d'histoire... ou plutôt je vais leur faire une dictée. »

Solange et Alan se résignèrent enfin à partir sans elle, tandis que la classe retombait dans sa confusion et son brouhaha habituels.

Dès qu'Alan fut dehors, il respira avec une volupté qui prouvait son peu d'aptitude à tenir une salle d'école. Le contraste entre l'air pur de cette belle journée et l'atmosphère lourde qu'il quittait était d'ailleurs fort appréciable.

Quant à Solange, habituée depuis plusieurs jours au nouveau caprice de Maggy, le bien-être qu'elle éprouvait ne tenait pas aux causes extérieures. Il était tout intime, produit par la douce joie que lui apportait toujours la présence d'Alan.

Cette affection qui les liait l'un à l'autre lui semblait si légitime, qu'elle ne songeait pas à l'analyser. S'il se fût agi d'un autre homme, l'instinct qui veille dans le cœur de toute femme l'aurait mise en garde; mais en nommant Alan son frère, elle oubliait qu'il ne l'était pas. C'était l'idylle de Paul et Virginie, transportée dans un autre monde, modifiée par des caractères très différents de ceux que créa Bernadin de Saint-Pierre. Si Alan était un Paul beaucoup plus réfléchi, plus expérimenté, et par conséquent plus habile à démêler ses propres sentiments, Solange était une Virginie formée par l'éducation au moins autant que par la nature. Cette éducation chrétienne, presque austère, lui gardait le cœur singulièrement jeune. Le besoin d'aimer que Marcelle reconnut chez elle res-

tait inconscient; fiancée sans amour, elle souffrit sans en comprendre la cause. Elle était plus tendre que passionnée; aucun souffle n'avait encore terni la pureté virgine de son âme; elle avait traversé des crises pénibles sans perdre rien de sa fraîche candeur.

L'impression de tristesse laissée d'abord par ses fiançailles, tendait graduellement à s'effacer. Persuadée qu'Aimery trouvait son bonheur dans la liberté reconquise, et ne lui ayant jamais voué d'autre sentiment qu'une amicale estime, elle pensait à lui sans amertume et sans remords. Alan Oakvil allait bien la trouver telle qu'il la souhaitait: prête à être toute à lui, et n'apportant à la communauté d'affection aucun souvenir dont il pût être jaloux.

Elle avait été heureusement surprise de le voir ce jour-là plus gai, plus ouvert que pendant son dernier séjour à Almeston-House. Du moins, telle fut l'impression qu'il lui causa dans la salle d'école. Lorsqu'ils furent engagés l'un et l'autre dans le joli chemin couvert qui menait au château, Alan reprit son attitude ordinaire, et Solange en éprouva un peu de regret, quelque chose comme un refroidissement au cœur.

Cette fois, la raideur d'Alan était une forme de l'embarras assez naturel à l'homme qui veut faire connaître des sentiments ignorés de celle à qui il s'adresse, surtout lorsque ces sentiments sont ardents et profonds.

Mais il avait résolu de parler, et après quelques hésitations, il parla, saisissant avec courage cette minute de tête-à-tête, il s'exprima très simplement, d'une voix d'abord un peu tremblante, mais bientôt raffermie par un effort de volonté, le regard fixé devant lui, comme s'il eût voulu épargner à sa compagne la gêne de se sentir regardée. Quand il lui dit ces mots qui, dans toutes les langues, possèdent le même charme magique pour la femme éprise: — Je vous aime uniquement — ce fut elle qui leva vers lui ses beaux yeux noirs tout brillants de tendresse.

Un instant avait suffi pour lui faire voir clair dans son propre cœur et dans sa destinée.

Pourtant, comme elle était femme, et, de plus, jeune fille dans la plus chaste expression du terme, ce moment d'expansion muette et involontaire passé, elle se sentit fort intimidée, et désireuse de ne pas s'expliquer davantage.

Puis, la situation était encore si nouvelle! cinq minutes plus tôt, Solange regardait Alan comme un frère. Bien qu'à son insu, son esprit fût mûr pour accueillir une autre pensée — et la rapidité avec laquelle elle l'accueillait le prouvait — il était difficile de considérer sans transition Alan Oakvil comme un fiancé.

Alan comprit ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille, et reprit doucement:

« Si je vous parle ainsi, sans chercher d'intermédiaire, Solange — il n'osait plus dire ma sœur — c'est que vous avez, je le sais, toute confiance en moi, et que de plus, les usages de ce pays autorisent ma démarche. Pourtant, vous m'inspirez un respect si exceptionnel, et je craignais tant de troubler cette paix qui est un charme de plus chez vous, que si votre mère eût encore existé, je me serais peut-être adressé d'abord à elle; ou plutôt c'est elle qui m'eût deviné et serait venue au-devant de ma confidence. Mais, ni l'un ni l'autre,

nous n'avons plus de mère... Ceux qui nous voient de là-haut sourient, j'en suis sûr, à nos espérances d'avenir, et c'est sous leurs regards que nous nous parlons. »

Solange leva de nouveau vers lui ses yeux doux et brillants.

« Je ne vous en veux pas de m'avoir parlé, murmura-t-elle. »

Un éclair de joie illumina le front sérieux d'Alan.

« Oh! ma Solange, quel nom prédestiné que le vôtre! vous serez mon soleil, mon ange de lumière; vous éclairerez ma vie, et moi je tenterai d'embellir la vôtre... si vous daignez y consentir, ajouta-t-il d'un ton plus posé, se rappelant que mademoiselle d'Aulnoy ne lui avait pas encore donné d'encouragement positif. »

Puis, comme elle continuait à garder le silence:

« Voilà bientôt deux ans que je vous aime de toute mon âme... et j'ai tant souffert! »

Deux ans! il l'aimait donc déjà lorsqu'elle lui demandait conseil au sujet de son mariage, lorsqu'il lui affirmait qu'Aimery de Saint-Yon était digne d'elle, lorsque, devant lui, elle acceptait une bague de fiançailles, lorsqu'elle lui avouait que ce fiancé, qu'ils croyaient mort, n'emportait pas son amour au tombeau.

A cette dernière pensée, un nuage pourpre couvrit les traits de Solange; mais elle sentit que l'homme qui lui demandait son cœur grandissait à ses yeux.

Rien ne flatte et ne touche une femme comme la conviction qu'elle est l'objet d'un attachement désintéressé, chevaleresque, et que celui qui lui a voué cette affection unique s'est laissé torturer par elle sans cesser de l'adorer.

A ce moment, on entendit un bruit de voix, et Solange, qu'une distance assez large séparait déjà d'Alan, s'éloigna brusquement jusqu'au bord opposé du chemin. Presque au même instant apparaissait toute la société du château, qui venait à leur rencontre.

Solange, se sentant très rouge, était de plus en plus confuse. Pour lui donner le temps de se remettre, Alan entreprit de raconter, avec un brio étranger à ses manières habituelles, la scène dont il venait d'être témoin dans la classe de Maggy.

Tout le monde rit, et l'on eût volontiers poursuivi la route pour surprendre la maîtresse d'école, si lady Almeston, qu'amusait médiocrement cette nouvelle fantaisie de sa fille, n'avait proposé de rentrer tous ensemble au château.

Madame de Valfontaine s'empara de sa nièce, pour lui parler de la lettre qu'elle voulait lui communiquer. Dans le teint animé de la jeune fille, la bonne tante ne vit que l'effet de la marche et de la température. Mais lady Margaret, plus perspicace parce qu'elle était mère, resta plus silencieuse que de coutume pendant la fin de la promenade; elle semblait réfléchir.

Le train de Londres ayant amené quelques visiteurs, on fut assez nombreux à table ce soir-là. Solange se trouva placée près d'une ancienne connaissance, le baron Seynold, qui venait assez souvent à Almeston-House.

Plus que jamais, Roger était étourdissant de verve et de bonne humeur. Depuis longtemps, le mécompte éprouvé au sujet de mademoiselle d'Aulnoy était ou-

blié, ou du moins transformé en une franche amitié, exempte de toute visée personnelle. Si le charme exquis de Solange l'avait un instant captivé, sa nature n'était pas de celles qui voient un attachement durable, quand rien ne l'encourage. La cire molle garde une empreinte parce qu'elle se durcit après l'avoir reçue : le caractère du baron était une cire qui n'avait pas encore acquis le degré voulu de consistance.

Ils causèrent agréablement, et de la meilleure grâce du monde, pendant ce dîner qui devait laisser un souvenir ineffaçable à Solange. Il ressemblait pourtant à tous les autres, et à la surface, rien ne paraissait changé dans la vie paisible de ceux qui y prenaient part. Mais pour Alan et Solange, depuis quelques heures, l'existence revêtait une nouvelle forme, enchanteresse et radieuse, et que nous ne lui connaissons guère qu'une fois dans le cours de notre jeunesse.

L'un voyait que son oncle avait été bon prophète, et s'applaudissait de ce dénouement facile après tant d'anxiétés et d'incertitudes; l'autre s'éveillait à l'amour et s'étonnait d'avoir vécu jusque-là privée de cet élément de joie et de trouble qui s'agitait dans son cœur. Et la nécessité de s'arracher à ce bonheur nouveau pour causer, autant que l'exigeait la politesse, augmentait peut-être le charme sous lequel se trouvaient les deux jeunes gens. Lorsqu'après une conversation banale et naturellement ennuyeuse, ils descendaient un instant en eux-mêmes, le sentiment de la réalité bénie leur paraissait plus délicieux encore.

Alan, qui n'était jamais grand causeur, fit d'ailleurs assez peu de frais ce soir-là pour sa voisine, lady Maggy, dont la grâce piquante le laissait toujours très froid; et Maggy, ordinairement aimable pour le Baronnet, sembla prendre à tâche de respecter son silence. Toute son attention se concentrait sur son voisin de gauche, M. Aubern, venu avec le baron Roger.

C'était un petit jeune homme assez bien doué physiquement, et qui possédait, à défaut de grande distinction personnelle, une souplesse d'esprit et de manières qui lui permettait de s'insinuer dans les bonnes grâces de tous. Pour un observateur très attentif, sa présence eût semblé surprenante au milieu de cette Société si parfaitement *selected*; mais ses relations avec les Almeston, nouées à l'étranger, lui étaient trop précieuses pour qu'il ne les cultivât pas soigneusement. Et lord Almeston, se rappelant qu'il l'avait reçu à Ems et rencontré souvent chez madame de Sendré, l'accueillait avec une bienveillance à laquelle lady Margaret restait un peu étrangère.

Jamais encore il ne s'était vu si bien traité par Maggy, ordinairement quelque peu dédaigneuse pour ceux qui ne lui plaisaient pas — et M. Aubern avait été de ce nombre. — Ravi de l'attention dont il se trouvait tout à coup l'objet, il fit étinceler les facettes de son esprit assez brillant, quoique superficiel et paradoxal. Maggy, dont l'inexpérience le servait à souhait, s'étonna de ne pas l'avoir mieux apprécié jusque-là.

Après dîner, on se dissémina un instant dans les jardins; mais la nuit venait, et elle se faisait fraîche; les uns rentrèrent au salon, les autres cherchèrent une retraite plus tranquille dans la magnifique serre avec laquelle il communiquait.

Alan avait disparu. Sans doute, il profitait du dispersionnement général pour se permettre une promenade

solitaire dans le parc, où les plus riantes idées lui tenaient compagnie. M. Aubern, au contraire, ne perdait pas de vue Maggy et se rapprochait d'elle à tout propos. En se montrant trop assidu, il trahissait un manque de tact qui fut sensible à la jeune fille, malgré la bonne opinion qu'il venait de lui inspirer, et voulant le lui faire sentir, elle prit le bras de Solange.

« Nous allons causer.... Je vois maman qui cherche son éventail; voulez-vous l'aider à le trouver, Monsieur? » dit-elle au gentleman un peu interdit. »

Il s'éloigna avec autant d'empressement qu'il en avait mis à se rapprocher, et Maggy entraîna Solange derrière un massif de Rhododendrons qui étalaient une floraison superbe. Toutes deux s'assirent sur un banc rustique et se regardèrent, comme si chacune d'elles s'attendait à une confidence.

Elles étaient charmantes ainsi, l'une et l'autre vêtues de blanc, leurs beaux cheveux blonds ornés d'une simple rose, rouge pour Solange, blanche pour Maggy: « les emblèmes d'York et de Lancastre » avait observé en riant lord Almeston. La jolie figure de Solange rayonnante d'une joie contenue, rivalisait d'éclat avec la fraîche carnation anglaise de son amie. Toutes deux, rapprochées sous les touffes blanches et violettes, formaient un piquant tableau — dont personne d'ailleurs ne profitait, car elles étaient seules dans cette partie de la serre.

Un instant, chacune d'elles sembla hésiter à parler, Maggy, la plus vive, fut plus vite décidée.

« Vous me cachez quelque chose, commença-t-elle en levant son doigt comme elle le faisait pour menacer ses élèves.

— Moi!.... non du tout.... »

Et Solange se troubla tellement, que ses épaules devinrent roses sous leur voile de gaze.

« Vous mentez mal.... pardon. Moi, vous savez, je suis très franche, surtout avec vous.... Je vais vous le prouver. »

A son tour, Maggy rougit un peu, puis sourit et finit par ajouter :

« Vous ignorez peut-être que mes parents avaient pensé pour moi à sir Oakvil.... Oh! un simple projet de famille. »

De rose, Solange devint pâle; elle trouva pourtant la force de dire dans un souffle :

« Eh bien?.... »

— Eh bien! ma mère n'y pensera plus désormais, et j'en suis aise, parce que je veux être aimée de mon fiancé, et je vois fort bien que sir Alan ne m'aime pas. »

Sans en avoir l'air, elle observait la physionomie de Solange, dont les traits ne savaient pas mieux mentir que les lèvres.

« Avant le dîner, je me suis trouvée un instant seule avec maman dans sa chambre, poursuivit Maggy, très bas. Elle me fit entendre qu'il ne fallait plus penser à sir Oakvil, parce qu'elle le croyait incliné vers une autre jeune fille, et parut charmée que cette découverte ne me fit pas plus de peine. »

En effet, rien de moins attristé que le gracieux minois que Solange regardait maintenant d'un air heureux.

« Ma chérie, il vous sera facile de choisir.... »

— Oh! comme je vous l'ai dit, il me faut un mari

qui m'aime, qui me plaise, et j'entends le choisir moi-même. Papa est trop bon pour me contrarier là-dessus. Si je pensais à sir Alan, c'est que je n'avais rien de mieux à faire; et encore, je n'y pensais pas beaucoup.... tout au plus quand il dansait avec moi, ou qu'il nous faisait la lecture: il prononce si bien le français!

— Que vous êtes enfant, Maggy!

— Eh! pas tant que vous croyez, ma chère. Sans en avoir l'air, j'ai réfléchi aux paroles de maman pendant le dîner, — par parenthèse, l'attitude de sir Alan à mon égard était bien faite pour m'ôter mes illusions, si ma vanité en avait conservé — et il faut absolument que je vous communique le résultat de mes réflexions. »

Elle se rapprocha et colla ses lèvres à l'oreille de Solange.

« Maggy! fit celle-ci, moitié riant, moitié fâchée.

— Il vous aime, vous dis-je, et vous l'aimez.... Vous n'oseriez pas me soutenir le contraire.

— Comment cette idée peut-elle vous venir à l'esprit, petite folle?

— Je suis moins folle que vous feignez de le penser, miss Sagesse, et je sais tirer mes déductions.... Vous êtes la jeune fille dont parlait maman, puisque sir Alan n'en connaît pas d'autre un peu intimement, il me l'a dit une fois. Pour ce qui vous concerne, je n'ai qu'à lire dans vos yeux.

— Maggy, s'il y avait quelque chose de.... sérieux

entre nous, vous le sauriez, je vous le promets. Mais ne répétez pas à personne ce que vous venez de me dire.

— Vous me fâchez, à la fin — et Maggy prit un air de dignité blessée fort drôle. — Vous me traitez toujours en petite fille, à qui l'on recommande de ne pas trop parler »

Puis, sans transition:

« Comment trouvez-vous M. Auburn ?

— Mais.... ni bien, ni mal.

— Je suis moins difficile que vous, repartit Maggy d'un ton piqué, qui fit lever les yeux à Solange, surprise. »

Un accès de mauvaise humeur ne pouvait durer longtemps chez Maggy Almeston. Elle secoua la tête en riant.

« Comme vous me regardez.... Il n'y a rien de ce que vous pensez; ma chère. Je trouve M. Auburn homme d'esprit et beau causeur, voilà tout.

Elle se leva vivement et appela une jeune femme qu'elle apercevait non loin de là, ce qui coupa court à toute conversation intime.

Un instant plus tard, Solange, passant près d'un massif pour rentrer au salon, entendit une voix masculine dont elle ne reconnut pas le timbre, dire d'un ton léger :

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)

DIVONNE-LES-BAINS

Le nouvel Établissement hydrothérapique que fait construire la Société de Divonne, sera achevé le 15 juin 1885 et restera ouvert en toutes saisons. Il couvre environ 800 mètres carrés, est pourvu des appareils les plus perfectionnés et comprend, outre les différentes Douches et les Piscines, des Étuves et des Salles de bains médicaux. Deux médecins sont attachés à l'Établissement et doivent aux malades, toute l'année, leur temps et leurs soins. Sauf pour les da-

mes, dont le service sera confié à une doucheuse de profession, ils administreront eux-mêmes les douches, et, pendant la durée des séances, ne quitteront pas les salles d'hydrothérapie. — Une grande Pharmacie, dont la gestion est confiée à un pharmacien de Paris, est installée dans l'Établissement. L'Administration, en un mot, entend ne négliger ni effort, ni sacrifice pour faire de Divonne le premier Établissement hydrothérapique du monde.

Explication du Mot carré
du 21 Mars :

R	I	O	M
N	O	R	D
O	H	I	O
D	O	M	E

Les Patrons suivants seront donnés en Avril :

Le 7 Avril. — Manteau. — Corsage première communiant. — Corsage de dessous. — Mantelet. — Pèlerine. — Corsage-blouse pour jeune fillette.

Le 11 Avril. — Patron découpé : Polonaise croisée.

Le 18 Avril. — Corsage première communiant — Redingote. — Petite visite à gilet. — Pèlerine drapée.

Le 25 Avril. — Patrons découpés : Tunique coupée d'entre deux. — Corsage à basque tailladée.

Peigne en belle imitation d'écaïlle blonde ou jaspée, avec trois dents. — La galerie, sculptée à jour, supporte cinq boules. Prix : 6 fr. 50 cent.

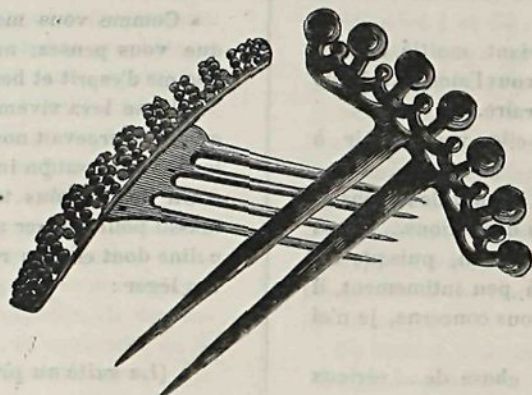
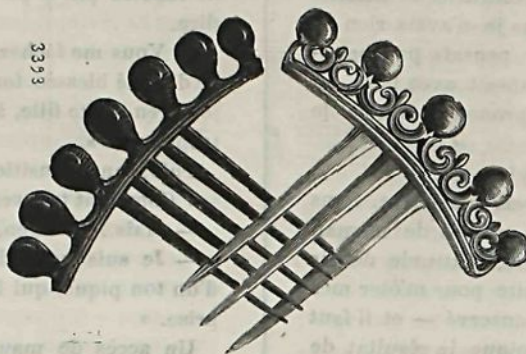
Peigne en imitation d'écaïlle jaspée avec bandeau, orné de sept boules-olives. Prix, 7 f. 50.

Peigne en imitation d'écaïlle blonde, à deux dents. — Galerie composée de sept grosses boules séparées par de plus petites. Prix : 4 fr. 50 cent.

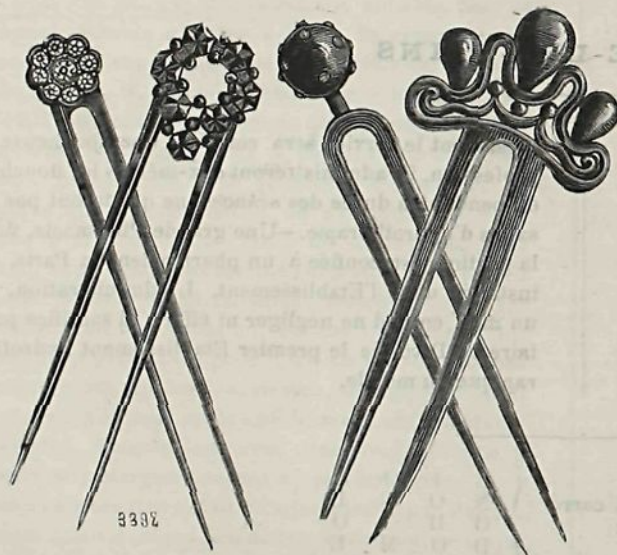
Peigne pour les cheveux tournés en 8. — La fourchette en buffle; le bandeau monté en biais, forme une spirale faite de plaques en jais finement taillé. Prix : 10 fr. 50 cent.

Épingle-fourche pour les coques et les ondulations faites avec les cheveux de derrière. — Les épingles sont suffisamment élégantes pour parer la coiffure d'une petite soirée.

Épingle-fourche en imitation d'écaïlle jaspée. — Tête de la fourche formée de plaques carrées en jais taillé, séparées



Peignes d'écaïlle et imitation et en perles de jais, de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.



Épingles-fourches.
De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

30 cent. d'étoffe en 120 de largeur ou 2 mètres en 60 cent. Il se fait soit assorti au costume, soit en tissu beige ou noir. Après avoir taillé les différentes parties du mantelet, la doublure en soie, on baguera une lé-

gère flanelle, sur laquelle on appliquera la doublure. Bâtir tous les morceaux, la manche au devant, jusqu'à la coche. A partir de cette coche jusqu'à la suivante, on froncera la manche, en lui laissant la largeur comprise entre les coches correspondantes du devant et du dos. Un col droit très

montant. Le contour est garni d'un effilé plume en soie; le col droit en est couvert. Mettre un ruban, derrière, à la taille, pour maintenir le mantelet bien en place.

par de plus petites; le tout monté en couronne. La paire : 6 fr. 50 cent.

Épingle-fourche en écaïlle blonde (imitation). — Une rosace en cailloux du Rhin, sertis dans du métal argenté. La paire : 8 fr. 50 cent.

Épingle-fourche en très belle imitation jaspée. — Galerie sculptée à jour supportant trois boules-olives; la paire 9 fr. 50 c.

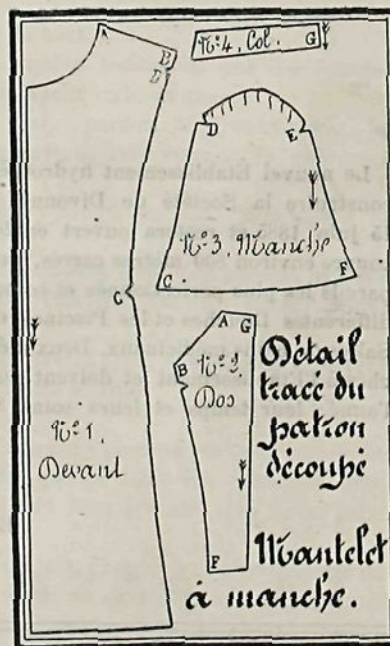
Épingle-fourche en imitation d'écaïlle blonde ou jaspée. — Cette épingle est surmontée d'une boule dorée, dans laquelle sont incrustés des cailloux du Rhin : 15 fr. la paire.

Tous ces objets sont envoyés par la poste contre leur prix contenu dans la lettre de commande; ajouter 50 cent. pour le port. Franco si la commande atteint 25 fr.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Dos. — 3, Manche. — 4, Col droit.

Ce modèle emploie 1 mètre



A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4513.
Et le patron découpé du Mantelet à manches Henri II, de la gravure coloriée 4513.